

LES ROSIERS DU ROI

G. Maugard - Contes des Pyrénées - Ed Érasme - p 32

TEMPS passé, un roi avait trois fils. Les jeunes princes cultivaient avec amour trois rosiers dans le parc du château. Ils en prenaient grand soin, attendant avec impatience l'éclosion des roses, qui étaient de verre. Leurs attentions redoublèrent au moment de la floraison.

Or, à mesure que les roses merveilleuses étaient sur le point de s'épanouir, on constatait au matin leur disparition. Dans la nuit, une bête ou un malfaiteur dévastait la plantation royale. L'on peut imaginer sans peine la consternation qui régnait au palais. Le roi alla même jusqu'à promettre la moitié de son royaume à celui de ses enfants qui prendrait l'agresseur sur le fait.

L'aîné des princes voulut en avoir le cœur net. Il prit faction au parc dès la tombée de la nuit. A onze heures, rien d'anormal, il s'endormit profondément. Au jour, quand il se réveilla, il n'y avait plus une seule rose aux rosiers et le voleur courait toujours.

- As-tu aperçu quelque chose? demanda le roi.

- Nullement, le sommeil m'a vaincu.

Le cadet décida aussitôt de prendre la faction à son tour.

- Père, dit-il, c'est à moi de veiller sur les précieuses roses, je promets d'être très vigilant.

- Oui, et tâche surtout de lutter contre le sommeil. Le prince passa donc la nuit dans le parc. A onze heures, tout était calme ; à minuit, il guettait toujours, puis il s'assoupit légèrement. Bien sûr, à son réveil, il n'y avait plus de roses.

Le troisième, le plus jeune, prit la faction comme ses aînés. Jusqu'au milieu de la nuit, il ne vit ni n'entendit rien. Environ une heure après minuit, il entendit des bruissements de feuilles du côté des rosiers.

- Qui va là? cria-t-il. C'était un cheval blanc.

- Je viens saccager les rosiers du roi.

- En ce cas, je t'abats sur-le-champ.

- Prince, épargne-moi, je t'en supplie. Peut-être un jour pourrai-je te rendre service à mon tour.

- Soit, mais respecte mes roses.

Et le cheval détala au grand galop.

Quelques instants plus tard, il y eut une nouvelle alerte.

- Halte-là!

C'était un cheval noir et le cheval lui dit :

- Je viens ravager les rosiers.

- Sors d'ici ou je te tue.

- De grâce, laisse-moi vivre, prince. Si jamais tu as besoin de mes services, appelle-moi.

Un peu plus tard, le prince surprit un troisième visiteur.

C'était un cheval rouge, celui-là.

- Arrête, cheval rouge! Où vas-tu?

- Je viens saccager les roses.

- Un bon conseil, fais demi-tour ou je tire.

- Prince, laisse-moi vivre, je te revaudrai ça à l'occasion.

Le cheval battit en retraite et le prince termina paisiblement sa veille. Le jour se leva et les rosiers resplendissaient sous leur parure de verre. Pas une rose ne manquait.

Désormais, le plus jeune prince s'imposait comme le successeur désigné du roi. Mais ses frères ne l'entendaient pas ainsi. Avant que le souverain ne connaisse l'heureuse nouvelle, les deux aînés s'en vinrent dans le jardin avec l'intention de tuer le héros. Mais celui-ci s'était dissimulé dans le bocage et il les entendit déclarer à plusieurs reprises : « Il faut le tuer. »

Pas d'autre moyen de salut que la fuite. Dans un complet dénuement il quitta aussitôt le château de ses pères. L'exil en terre étrangère est toujours chose amère, et l'aventure dangereuse en des pays sans cesse troublés par la guerre.

Il marcha, il marcha. Très loin, il découvrit une plaine : c'était un champ de bataille. Des nuées de cavaliers s'entrechoquaient avec une furie indescriptible. Et tous les chevaux étaient blancs.

Son instinct et sa naissance le poussaient à se mêler aux combattants, mais il était à pied. Heureusement, il se souvint de la nuit de veille dans le parc. Il appela le cheval blanc. - Cheval blanc, à mon secours!

L'animal surgit à l'instant, bridé, sellé, prêt pour l'engagement. Le prince l'enfourcha, piqua des deux et vainquit l'adversaire.

Un peu plus tard, comme il traversait une autre contrée, il se trouva brusquement témoin d'une nouvelle bataille, dix fois plus terrible que la précédente. C'était la guerre des chevaux noirs. Il appela le cheval noir du jardin. Au même instant, le destrier hennissait auprès de lui : il bondit en selle, chargea et se dépensa sans compter. Derrière lui, la plaine était jonchée de morts ; il vainquit encore, mais fut blessé à la main, assez sérieusement.

Après sa victoire, il continua sa route à pied et sa main le faisait cruellement souffrir, mais il oublia bientôt sa blessure, car, de nouveau, une bataille l'invitait. C'était la guerre des chevaux rouges. Il n'avait pas de monture, mais pensa au troisième visiteur du parc.

- Cheval rouge, à mon secours!

Le cheval apparut, piaffant, écumant, harnaché pour le combat.

- En avant, cheval rouge !

Ce fut encore une charge héroïque, rien ne put résister au fougueux cavalier. Une fois de plus, il gagnait la bataille. Sa monture le déposa, couvert de sang et de sueur, devant un palais royal. Ses exploits étaient déjà connus de tous ; hommes et femmes venaient au-devant de lui et le fêtaient.

La fille du roi, après l'avoir félicité, voulut panser sa plaie.

Elle appliqua sur la main estropiée on ne sait quel baume magique et le prince fut guéri aussitôt. Les deux jeunes gens, sans plus attendre, avouèrent publiquement leur amour. Le héros demanda au roi la main de la belle magicienne.

Le roi ne pouvait refuser cette récompense au soldat qui sortait vainqueur des trois batailles. Toutefois, il n'avait pas confiance dans ce jeune étranger. Le mariage fut célébré cependant, mais le roi désirait la perte de son gendre ... Secrètement, il fit monter dans les combles du château des blocs de pierre qui, la nuit venue, devaient écraser, dans leur sommeil, les deux époux.

Mais la jeune femme savait que son père préparait un mauvais coup. Elle avertit son mari, qui se garda bien de dormir.

Le roi passa dans le couloir.

- Dors-tu, ma fille ?

- Pas encore, sire.

Au bout d'un moment, il revint.

- Dors-tu, mon enfant ? Personne ne répondit.

La jeune femme fit lever son mari.

- Vite, allons à l'écurie, et fuyons sur le cheval de mon père.

Elle avait déjà placé le balai dans le lit : comme elle avait certains dons, elle put faire parler le balai à sa place. Le roi faisait toujours les cent pas, attendant le moment d'agir. Il revint à la porte.

- Dors-tu, ma fille?

- Non pas!... ..

Au bout d'un moment il revint.

- Dors-tu, mon enfant?

- Je dormirai bientôt ...

Le balai parla ainsi quelque temps, retenant le roi devant la porte de la chambre nuptiale ; puis, ce fut le silence.

Pendant ce temps, les époux étaient descendus à l'écurie afin de faire lever la monture royale. Or, il y avait là deux chevaux extraordinaires, l'un toutefois beaucoup plus rapide que l'autre, le Grand Vent et le Petit Vent. Le premier ne voulut pas se lever ; plus docile, le deuxième consentit à se laisser monter. A bride abattue, les fugitifs foncèrent vers la patrie du prince.

Le roi, de son côté, mit son projet à exécution : cent gros blocs croulèrent sur le lit. Puis, il descendit pour s'assurer que les époux étaient bien morts. Il ne trouva sous les pierres qu'un vulgaire balai. Il vint aux écuries, le Petit Vent manquait. Il enfourcha aussitôt le Grand Vent et s'élança dans une poursuite endiablée.

Le roi gagnait du terrain sur les fugitifs.

- Comment sortir de ce mauvais pas?

- Nous allons lui vendre des carottes.

Aussitôt, ils furent transformés en jardiniers.

- Que désirez-vous, l'homme, des carottes, des navets?

- Je vous demande si vous n'avez pas vu Untel comme ci et comme ça (1).

- Voici des carottes et des navets, en voulez-vous? L'autre fit demi-tour. Au palais, sa femme l'attendait - Bougre d'âne (2), c'étaient eux.

Il repartit de l'avant. Bientôt, sa fille l'éventait :

- Cheval, deviens étang, toi canard et moi, je serai la cane.

- Holà! canards! Avez-vous vu deux amoureux comme ci et comme ça?

- *Couac! Couac!*

Il insista. Ce fut peine inutile. Il battit en retraite. - C'étaient eux, lui dit sa femme.

Il faut y revenir. Comme le Grand Vent était proche :

- Cheval, deviens église ; toi, tu seras le curé, et moi,
le chœur des enfants de Marie.

- Avez-vous vu... criait l'intrus depuis le porche.

- *Dominus vobiscum ! Dominus vobiscum !*

Comme le roi retournait :

- J'ai vu un coquin de curé. Il n'y a eu rien à faire.

- Bougre d'âne, c'était ton fichu gendre.

Le roi était décidé à tout. Il repartit encore une fois, dévorant l'espace ... Grand Vent était sur eux. Le roi saisit Petit Vent par la queue. Il tira si fort qu'elle lui resta aux doigts.

Mais les autres étaient en Terre Sainte, et il ne pouvait plus rien sur eux.

Je passe par mon pré,

Mon conte est terminé.

Conté par M. Jean Serret, 40 ans, à Campsylvestre, en décembre 1952.

Quelques expressions du début sont empruntées à la version due à P. Renoux.

(1) Un tal, coma quo e coma quo.

(2) Bourriquet, ânon; assez familier.